L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX No. 73 RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS.

SAMEDI MATIN, 23 NOVEMBRE.

LA RENTRÉE DE L'ASSEMBLÉE DE VERSAILLES.—Voici une nouvelle variante aux prophéties sur ce que nous prépare la reprise de la session parlementaire. C'est le *Gaulois*, cette fois, qui joue le rôle d'oracle :

On s'attend, dans toutes les administrations publiques, à de graves incidents pour la rentrée.

Sans parler du Message présidentiel au quel on attribue par avance la plus haute importance politique, il est bruit d'un véritable événement général : la communication par Mgr Dupanloup à ses collègues de l'extrême droite, qu'il réunira dans ce but, d'un bref pastoral invitant les députés catholiques à passer nettement à la tribune la question de la restauration de la monarchie légitime. M. le duc de La Rochefoucauld Bisaccia aurait également un rôle dans cette action politique.

On ajoute que, pour contre-miner les intentions de la droite extrême, le gouvernement présentera un projet d'organisation des pouvoirs du maréchal-président, et qu'il en demandera le renvoi non à la commission des Trente, mais à une commission spéciale dont il demanderait la nomination immédiate après avoir essayé d'obtenir l'urgence par la question.

UNE LETTRE DE M. THIERS.—Les journaux républicains du Nord publient l'extrait suivant d'une lettre écrite par M. Thiers à MM. Corne et de Marcère, députés :

Nice, 2 novembre 1874.

.....Ce qui pouvait être fait pour M. Patey l'a été par M. Casimir Périer au moyen d'une lettre aujourd'hui publique et qui donnent tout ce qui pourrait être tenté au nom de la Régie des mines d'Anzin dans l'élection qui se prépare chez vous. Il est depuis longtemps arrêté entre nous, membres de la Régie, que l'administration des mines d'Anzin, représentant des associés d'opinions diverses, ne devait plus se servir de l'influence que lui donne la propriété qu'elle administre pour ou contre un candidat quelconque. Or, ces jours derniers, appelé ces princes en présence de la Régie assemblée, et la lettre de M. Casimir Périer que vous avez lue en a été la suite.

Restent les droits du citoyen qu'aucun de nous n'a pu abdiquer. Je n'hésite donc pas à dire que, si j'étais électeur dans le département du Nord, je voterais pour M. Patey que je connais comme un homme sage, ferme, éclairé, et partisan résolu de la république conservatrice, seule forme de gouvernement qui reste possible pour nous, la monarchie n'étant par le fait démontrée impossible aujourd'hui. Cela, je l'ai dit à M. Patey ; je l'ai autorisé à le répéter, je vous y autorise également, mais aller au-delà, écrire comme je l'ai fait dans un département, comme de la Vienne, où je n'avais aucune mesure à m'imposer, serait peut-être dépasser la ligne tracée dans la lettre de M. Périer.

Du reste, je connais nos environnements employés ; et quelque influence qu'on cherche à exercer sur eux, on perdra sa peine, si on veut les empêcher de voter pour cette liberté sage que nous leur avons attendue que de la république conservatrice.

Recevez, mes chers amis Corne et de Marcère, la nouvelle assurance de mon ancienne et constante affection.

A. THIERS.

On lit dans le *Moniteur universel* :

« Le *Journal officiel* a publié hier un décret du président de la république, portant la date du 7 novembre, et qui nomme cinq généraux de brigade au grade de général de division et dix sept colonels au grade de général de brigade.

« Cette promotion extraordinaire, dont nous ne connaissons que par la lecture, s'explique par la nécessité de désigner les cadres supérieurs, et accélérer l'avancement des capitaines et des chefs de bataillon ou d'escadron. Quoi qu'il en soit, il est sans exemple qu'en temps de paix sept colonels aient été en bloc promus généraux de brigade. »

USE FAUTE DE JOB.— Un accessoire vient d'être connu sur la ligne de Morave-Schleswig :

M. Katscher, propriétaire et fabricant d'eau devue à Bratick, avait eu l'imprudence, dans la salle d'attente de Binau, d'oublier son portefeuille, qui contenait beaucoup de valeurs en papiers et en espèces. Tard s'aperçut de son oubli, mais aucun soupçon de la découverte ne fut exprimé. Quand on monta dans le train, l'inconnu, n'ayant qu'un bâton de voyage, dut se séparer pour quelques temps de Katscher, qui entra dans un compartiment de 1re classe. Une heure plus tard, la station de Kaussnitz, connu échanges un billet contre un billet de 1re classe, qui devait le conduire jusqu'à une station assez rapprochée.

A la station de Nezamislitz, on l'inconnu devait quitter le chemin de fer, il n'en fut rien ; il ne devait le quitter que deux stations plus loin. Le trajet était de vingt-trois minutes, il suffit au meurtrier pour accomplir son dessein.

A la prochaine station, l'assassin quitta le train ; le train conduit ce cadavre jusqu'à Chlopin, la station où l'assassin avait dû forcément descendre et l'assassinat n'avait déjà été annoncé. Le chef de train conducteur ouvrit le compartiment et découvrit le crime. Le cadavre était encore chaud. On fit partir aussitôt le télégramme pour envoyer le signalement du meurtrier dans toutes les directions.

L'assassin a été promptement arrêté. A Kojetin, on n'était pas encore informé, n'avait pas sorti de la gare par la porte ou il arrivait du donner son billet ; il avait suivi la voie pendant quelque temps, puis s'était dirigé vers le village à travers champs. Arrivé au village, il avait acheté trente-deux de pain, et s'était fait donner une chambre dans une auberge ; il y était logé ; il s'était éloigné à huit heures en laissant des ordres qu'on le réveillât à cinq heures ; on le trouva tout habillé, couvert de sang et quelques billets à ordre. Conséquents furent trouvés à dix heures du matin. Les portefeuilles fut également trouvé près de la ligne, mais sans les valeurs qu'il avait contenues.

L'assassin retourna à Nezamislitz, où il avait pris son troisième billet, et c'est là qu'il fut arrêté, dans une auberge, à quatre heures du soir. Les preuves étaient si accablantes qu'il avoua tout aussitôt son crime.

Il s'appelle Albert Freund, est Hongrois d'origine et avait servi en dernier lieu comme sommelier à Brünn. Mis en présence du cadavre, il s'écria : "C'est lui ! c'est lui qu'il faut arrêter, dans une auberge, à quatre heures du soir !" Les preuves étaient si accablantes qu'il avoua tout aussitôt son crime.

Il s'appelle Albert Freund, est Hongrois d'origine et avait servi en dernier lieu comme sommelier à Brünn. Mis en présence du cadavre, il s'écria : "C'est lui ! c'est lui qu'il faut arrêter, dans une auberge, à quatre heures du soir !" Les preuves étaient si accablantes qu'il avoua tout aussitôt son crime.

Après avoir déposillé le cadavre, Freund était sorti par une fenêtre du wagon, était descendu sur le marchepied et avait sauté sur la ligne avant l'arrêt du train.

Quand il s'examina le portefeuille, il n'y trouva que 300 thalers. Les 12,000 florins que Freund avait vu entre les mains de sa victime, Katscher, en homme prudent, les avait confiés à la poste, sous forme d'un dernier mandat, avant de partir.

UN LIVRE SUR LES BOUTONS.—Un gentleman, quelque peu excentrique, sans doute, et qui avait certainement beaucoup de temps à perdre, vient de publier en Angleterre un volumineux travail sur les boutons. Il ne s'agit nullement ici de questions médicales, et la pathologie n'a rien à faire dans la question : l'art du tailleur est seul en jeu. "The history of buttons" est bien d'une autre envergure à lire ; c'est un recueil d'anecdotes, une monographie très amusante, au contraire ; mais on se demande quelle idée singulière a traversé un beau jour la cervelle de l'auteur qui, "de tant de sujets, a choisi le bouton !"

On y voit le suicide d'un individu qui annonce dans son testament que la légion d'honneur, qu'il avait cherché à obtenir pendant toute sa vie, lui a été refusée ;